Gaffre, R. P. Louis-Albert

1492-1892

Christophe Colomb

Sa Mission, Son Caractère

Conférence donnée au Cercle Ville-Marie de Montréal, le 12 octobre, 1892

etc.

1893

# CHRISTOPHE COLOMB

1492-1892

# CHRISTOPHE COLOMB




## SA MISSION, SON CARACTÈRE

CONFÉRENCE DONNÉE AU CERCLE VILLE-MARIE DE MONTRÉAL, LE 12 OCTOBRE 1892, A L'OCCASION DU QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

PAR


LE R. P. LOUIS-ALBERT GAFFRE

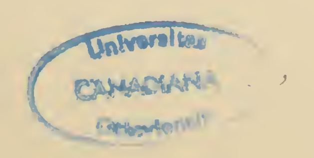
DES FRÈRES PRÊCHEURS



MONTRÉAL

GRANGER FRÈRES, ÉDITEURS

1893

*Lu et approuvé.*

FR LS MOTHON,
des Frères Prêcheurs.

18 Octobre 1892.

# ÉLOGE DE CHRISTOPHE COLOMB

---

LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

12 Octobre 1892.

Monseigneur[1], Mesdames, Messieurs,

Le vendredi, 12 octobre 1492, les premiers regards de l'aurore s'ouvrirent sur une des scènes les plus imposantes de la nature et de l'humanité. Trois caravelles espagnoles venaient de jeter l'ancre en face d'une terre qu'aucun Européen n'avait visitée, et que le génie d'un homme, aux prises avec toutes les puissances de son temps, avait prédite, cherchée et enfin découverte.

[1] Mgr Fabre, Archevêque de Montréal,

Cet homme s'appelait Christophe Colomb.

Vêtu du costume de grand amiral, le manteau de pourpre sur les épaules, portant d'une main l'étendard de l'expédition, où brillait l'image du Christ, et de l'autre, levant la vaillante épée de Castille, Christophe Colomb, suivi de ses officiers, mit pied au nom du vieux monde sur le premier rivage du nouveau.

Le front illuminé d'une joie qui transformait en rayonnements les rides creusées par les années de luttes douloureuses, le regard levé vers le Ciel, il s'avança, glorieusement comme un vainqueur, pieusement comme un apôtre, et tombant à genoux, baisa trois fois, en l'arrosant de larmes, ce sol pour lequel il avait déjà donné la meilleure sève de sa vie.

Alors, tandis que sa suite l'imitait, Christophe déployant dans toute son ampleur l'étendard de la Croix, déclara prendre possession de la nouvelle terre, au nom de Jésus-Christ, pour la cour de Castille.

Voilà, Messieurs, l'événement incomparable dont le souvenir réunit en cette enceinte l'élite de la ville.

Ce n'est pas ici une soirée vulgaire de la vanité ; ce n'est pas une séance de la littérature et de la musique ; c'est quelque chose comme une réunion religieuse et patriotique, où vous avez voulu convier vos sentiments les plus élevés aux pieds du Dieu qui ouvrit, il y a aujourd'hui quatre cents ans, un monde à la civilisation et au christianisme.

Sans le savoir, peut-être, vous obéissez en ce moment à la demande de Christophe Colomb, qui écrivait à la cour d'Espagne, au lendemain de sa découverte : " Que toute la chrétienté s'assemble pour rendre grâces à Notre-Seigneur qui nous a accordé une semblable victoire et de si grands succès. Qu'on fasse des processions, qu'on célèbre des fêtes solennelles, qu'on se réjouisse tant à cause de l'exaltation de notre Foi, qu'à cause de l'accroissement des biens qui vont revenir à toute la chrétienté [1]".

Dieu permet que la gloire que son messager voulait faire remonter jusqu'à lui, rejaillisse sur sa propre personne. A l'heure où nous

[1] Lettre de mars 1493 à Raphaël Sanchez, trésorier de la Cour.

sommes rassemblés, montent de tous les points de l'Amérique, des hymnes à la louange du hardi pilote, qui le premier franchit la mer ténébreuse, et poussa l'audace de ses vaisseaux jusqu'aux extrémités de l'Atlantique.

Vous avez voulu, Messieurs, mettre votre note harmonieuse dans ce vaste concert, et déposer une couronne au front du héros. Vous avez bien réussi, je vous en félicite. En jetant les yeux sur cette assemblée, je suis contraint d'avouer que la couronne est merveilleuse ; et si je puis en votre nom dire quelque chose de beau à la louange de Colomb, ne vous en étonnez point : ce ne sera que l'écho affaibli de l'harmonie que j'entends monter du milieu de vous. .

Saint Thomas d'Aquin, dont la parole ne sera point déplacée en cette enceinte, enseigne que, lorsqu'un homme doit jouer, en ce monde, un rôle tout à fait exceptionnel, il reçoit de Dieu, dès sa naissance, un nom symbolique de ce rôle[1]. Nul nom ne signifia mieux la mission et le caractère de celui qui le porta que le nom de Christophe Colomb.

[1] Commentaires sur St. Jean. Ch. I, leçon 15.

Que signifie-t-il ? Suivant l'étymologie il signifie : *La colombe qui porte le Christ.*

Je veux suivre la lumière qui tombe de ce nom élevé comme un phare au milieu de l'océan ; je veux exprimer la liqueur que contient cette écorce des syllabes, et vous montrer ce soir : 1° Que la mission du héros que nous acclamons fut de porter le Christ au delà de l'océan ; 2° Qu'il s'acquitta de sa mission avec la simplicité et la douceur d'une colombe.

Ainsi fut-il bien nommé dès le berceau : " Christophe Colomb ! " Colomb ou Colombe, selon la prononciation que vous choisirez.

## La Mission de Christophe Colomb.

D'où vient Christophe Colomb ? Quelle fut sa famille ? Suivant les meilleures sources, Gênes le vit naître ; un humble cardeur de laines fut son père ; il naquit l'an 1435. Peu m'importe. Je ne veux savoir ni comment s'appelaient ses ancêtres, qui avaient mis trois colombes blanches sur l'azur de leur blason, ni

s'ils avaient mené leurs vassaux aux croisades, ni s'ils avaient versé leur sang aux champs de la Ligurie. Ce que je sais, c'est qu'il coulait dans les veines de Colomb le sang des appelés dont Dieu lui-même est le réservoir, et qui pousse à travers le monde, quand leur heure est venue : Abraham, père de la race élue ; Moïse, son législateur ; Jean-Baptiste, l'Index tendu vers le Messie ; Pierre, le lieutenant, et Colomb l'ambassadeur ! Je crois beaucoup plus à la lignée des âmes qu'à celle du sang. Il y a, à travers les siècles, la transmission héréditaire de l'esprit, dont nulle distance ne peut rompre la marche, et qui cherche à se reposer sur des hommes choisis, pour les rendre lumineux et féconds, comme l'eau d'un fleuve s'en va, sans se laisser arrêter par les montagnes et les forêts, creusant de toutes parts des lacs où se baignent les cieux et où la terre s'alimente.

L'enfant du cardeur de Gênes apporta au monde une vocation et une destinée. Cela devait suffire pour lui créer une noblesse. . .

La jeunesse de Colomb n'apparaît pas

comme une préparation directe au grand œuvre de sa vie. A 13 ans, il commence le dur apprentissage de petit mousse ; à 25 ans, il guerroie contre les pirates ; à 33 ans, il paie l'hospitalité de son frère, et soutient la vieillesse de son père par le travail de copiste qu'il s'impose. A 35 ans, il met sa liberté aux pieds de Dona Felippa, et assied sa vie à un foyer où devra le retenir l'amour de sa femme et de son premier-né, Diego. Ainsi semble-t-il s'écarter de son rôle de Paix et de Liberté !

Ce n'est pas ainsi que procède la sagesse humaine. Lorsqu'elle veut former un homme, elle dirige chacun des mouvements de cet homme dans le sens de l'œuvre qu'elle lui destine. Elle ne néglige aucun détail ; elle ne perd aucun moment, ne se sentant maîtresse ni du temps ni des événements. Cette sagesse si courte par tant d'endroits, se hâte de saisir l'enfance pour lui infuser un tempérament ; elle couche sur la jeunesse toute la science de ses docteurs et toute l'expérience de ses maîtres, comme une incubation qui doit faire éclore les facultés en germe ; si ses lycées ne suffisent

point, elle créera les aréopages ; elle aura ses écoles spéciales, ses polytechniques et ses bordas ; et quand elle aura formé son homme, elle l'enverra en disant : Allez, conquérez une parcelle de science, de terre ou de liberté !

Dieu, Messieurs, est maître des espaces et des temps. Il n'a point l'habitude de se presser dans l'accomplissement de ses œuvres, ayant à sa portée... l'éternité ; il ne bâtit point non plus de laboratoires, ayant les siècles écoulés pour y puiser ses éléments, et sa toute-puissance pour les transformer. Depuis que l'humanité travaille, il veille aux sommets du monde, comme une sentinelle du haut de sa tour surveille les mouvements de deux armées en présence ; il suit la marche des idées ; il accorde les inclinaisons des époques et la position des événements ; réveille les aspirations et les découvertes des différents peuples ; combine les forces d'une race et les éléments des milieux ; enfin ne laisse perdre ni une parcelle des énergies en travail, ni le cri d'un instinct légitime, jusqu'au moment marqué, où, entr'ouvrant sa main pleine de tant de choses, il les déverse

toutes sur le point mystérieux où il veut faire surgir un homme et un fait.

Encore une fois, il n'a pas besoin pour cela de créer. L'homme qu'il veut faire apparaître ainsi que son œuvre, tiendront par tout leur être à ce qui les aura précédés. Ils ne seront point création, mais évolution. Pour nous qui ne voyons point l'enchaînement des causes, nous croyons que ces hommes sont des êtres à part, sans racines et sans attaches avec l'humanité qui les produit. Volontiers, nous faisons du génie une sorte de Melchisédech sans père ni mère ; un pic Ténériffe sans ramifications cachées au-dessous de la surface uniforme des eaux. Nous nous trompons. Rien ne se perd en ce monde, et les derniers atomes du passé préparent les aggrégations d'un avenir. Les plus transcendants parmi les hommes ont emprunté quelque chose aux plus vulgaires ; le génie aspire, par tous ses pores, l'atmosphère qui l'entoure ; il tient à sa génération par toutes ses fibres, et pour qui regarde les profondeurs de l'histoire, il apparaît clairement que la loi des temps n'admet point de Melchisédech

dans la lignée du génie, et que le fait de la réversibilité n'admet point, sur l'océan humain, de pic Ténériffe.

Je ne nie donc point que Christophe Colomb ait reçu des milieux et des temps où il vivait quelque excitant à sa mission. Les longues expéditions sur mer, depuis les contrées du Nord jusqu'aux possessions africaines du Portugal ; ses études assidues fécondées par la réflexion d'un ardent génie ; son commerce fréquent avec les savants et les explorateurs de son siècle, tout cela devait éveiller en lui la puissante pensée qui y sommeillait.

Mais il faut admettre quelque chose de plus.

Christophe Colomb sentait qu'une volonté supérieure lui imposait un plan qui n'avait pas été tracé par la sagesse humaine. Il comprenait que sa vie dépendait de l'activité d'un plus fort que lui. A son retour de son premier voyage, il écrivait à son amie Juana della Bone : " Dieu m'a choisi pour être son messager, et c'est lui qui m'a montré le point où il fallait tendre [1] ". Six mois après la découverte du

[1] " Me hizo dello mensagero, y amostio en qual parte."

nouveau-monde, il écrivait à la cour : " Dieu m'a accordé de faire ce qui était au-dessus des forces créées, car il a coutume d'exaucer, même dans l'impossible, les enfants dévoués de cœur à sa volonté... Si quelques voyageurs ont parlé ou écrit sur ces îles, ils n'ont émis que des doutes et des conjectures ; nul ne les avait vues, et leurs discours n'étaient tenus que pour des fables [1] ".

Ainsi Christophe Colomb réclame pour lui une formation plus haute que celle des causes naturelles ; il fait intervenir un ordre divin, sans lequel la découverte d'un monde nouveau n'aurait pas eu lieu. La Providence a pris soin de confirmer cette déposition solennelle par un fait éclatant.

Lorsque Christophe Colomb seprésenta à la cour du Portugal, pour l'associer à l'honneur de son entreprise, il en fut repoussé par un congrès scientifique, qui déclara au roi, au nom de la haute raison, que l'on se trouvait en face d'un cas d'aliénation mentale bien caractérisé. Mais le roi, sur le conseil d'un courtisan,

[1] Lettre à Raphaël Sanchez.

demanda à Colomb ses cartes et ses indications géographiques. Il s'agissait d'exécuter la plus déshonorante des infamies qui pût trouver place dans le cœur d'un gentilhomme : voler les plans du Génois au profit du Portugal. Le roi remit les documents aux mains du plus habile capitaine de sa marine, qui cingla vers l'Occident à la recherche des îles promises. Quelques jours après, il rentrait au port, son équipage anéanti sous l'effroi de l'immensité, brisé dans la lutte contre les tempêtes, traitant de chimère la conception d'un génie qu'il n'avait pu spolier. Que dis-je ! Il avait pu le dépouiller de ses notes et de ses manuscrits, mais non de sa mission. Les données de la science, les traditions des voyageurs n'étaient point suffisantes pour une entreprise où la lumière et la force devaient venir de Dieu.

Dans les commentaires sur le livre des prophètes que Christophe écrivit sur la fin de sa vie, il confesse que la Vénérable Trinité lui inspira la première idée de son entreprise ; que le Sauveur lui ouvrit l'intelligence pour lui faire

comprendre la route à suivre, et fortifia sa volonté pour le rendre inébranlable contre toutes les attaques. Il ne pouvait prendre entre ses mains le livre inspiré d'Isaïe, sans se sentir appelé par tout son être.. La voix du prophète sonnait, comme une cloche d'or, la naissance d'une jeune église, et l'hymen d'une race inconnue avec la race chrétienne.

Ecoutez ces textes, Messieurs : on dirait l'histoire anticipée de Colomb, écrite deux mille ans d'avance par la plume d'Isaïe. Rien d'étrange que Colomb ait pris de pareilles choses pour lui. Tout y est : son nom prédestiné, ses longues attentes et ses épreuves ; le titre de révélateur que les siècles lui ont donné ; ses droits de vice-roi sur les terres découvertes, et jusqu'à l'offrande du premier or américain qui fut consacré à revêtir le plafond de Sainte-Marie-Majeure, à Rome :

" Ton Créateur te dit : Ne crains rien, je t'ai
" appelé par ton nom, car tu es mien [1] !
" Lorsque tu franchiras les eaux, je serai avec
" toi ; l'immensité ne t'engloutira point. Je dirai

[1] Isaïe, chap. 43ème.

" à l'Aquilon ; Donne ! —au souffle austral :
" N'essaie point de l'arrêter ! Apporte mes fils
" et mes filles des extrémités de la terre.

" C'est moi qui parle, le Seigneur, qui ai
" tracé une route à travers l'océan, et un
" chemin sur les montagnes des eaux !

—" Iles et peuples éloignés, écoutez ! Le
" Seigneur m'a élu, dès le sein de ma mère, il
" s'est souvenu de mon nom [1].

" Comme une flèche, il m'a choisi, et m'a
" réservé dans son carquois. "

Voici ce que dit le Seigneur : " Au temps qu'il me plaira, je t'exaucerai et viendrai à ton secours.—Je t'ai marqué pour être un lien entre les peuples, " *in fœdus populi* "; pour que tu suscites une terre, " *ut suscitares terram*"; pour que tu aies en héritage les nations jusque là perdues, " *ut possideres hœreditates dissipatas*." " A ceux qui sont dans les liens, tu diras : " Soyez libres ! " A ceux qui sont dans les ténèbres : " Soyez révélés, *Revelamini*."

—Quels sont donc ceux-ci qui passent

[1] Chapitre 49ème.

comme des nuées et semblables à la colombe qui sort de son colombier [1] ?

Ah! C'est que les îles m'attendent, les navires sont prêts, pour que j'aille chercher des fils au loin..... leur argent et leur or avec eux, pour les offrir au Seigneur!...

Peut-on faire un portrait plus exact et plus complet ? Christophe Colomb s'applique lui-même cette prophétie. Le protestant Humboldt traite de rêverie et de chimère la prétention de Colomb. Entre les deux, mon choix est fait. Sans doute, pas plus qu'Isaïe le prophète, Colomb l'apôtre ne comprenait complètement le sens terrible et glorieux des paroles inspirées. Elles tombaient en lui, dans un nymbe de mystère, par la partie supérieure de son âme, sans qu'il pût les contrôler ; mais il éprouvait la poussée irrésistible qu'elles y causaient. Il se sentait débordé. Il était comme le canal par où voulait s'épancher la sève de l'humanité à l'étroit.

L'humanité est comme le Nil : elle a ses crues périodiques. La fin du XVème siècle

[1] Isaïe, ch. 60.

et le commencement du XVIème furent une de ces époques où Dieu fait signe aux mystères de s'entrouvrir et aux hommes d'avancer au delà, comme il poussa jadis les Hébreux entre les deux montagnes fluides de la Mer Rouge divisée par la baguette de Moïse. L'homme semblait souffrir alors des limites étroites du monde connu.

Sur son front pesait un ciel aussi plein d'énigmes que d'étoiles : Dieu appela Copernic et lui dévoilant le système des mondes, lui permit d'emmener à sa suite l'esprit humain mis désormais en possession de l'immensité céleste.

Son intelligence souffrait de ne pouvoir transfuser ses conceptions à travers l'espace, et multiplier sur tous les points du globe les œuvres du génie. Dieu appela Gutenberg, et mettant entre ses mains le frêle sacrement de la pensée, lui livra les merveilleux secrets de l'imprimerie.

Ses pieds s'arrêtaient impuissants aux rives d'un océan dont les flots avaient pourtant des appels étranges ; le cœur de l'homme palpi-

tait devant cet infini plein de mystère. Dieu appela Colomb, et lui decouvrit la moitié de la sphère terrestre.

Ainsi éclosaient coup sur coup trois mondes. Germination puissante! Epanouissement fécond dont les racines et les sucs venaient d'en bas, mais dont le coup de soleil venait de Dieu!

Bien peu d'historiens ont saisi ce rôle providentiel de Colomb. W. Irving, Fénimore Cooper, qui ne surent pas faire parler leur science et leur sincérité plus haut que leur fanatisme de secte et de race, nous représentent le Messager de Dieu comme un méprisable escroc, qui s'est emparé des cartes et des notes d'un pilote naufragé, pour acheter, au prix de cette infamie, une gloire dont il n'était pas digne. Toute la descendance des enfants trouvés de la libre pensée a, depuis un siècle, fait du héros, une sorte d'aventurier ambitieux que le hasard conduisit, par une certaine série de circonstances, sur une certaine terre qu'il ne soupçonnait même pas. L'acte par lequel un homme, après avoir lutté vingt ans contre

toutes les résistances accumulées autour de sa volonté, arrive enfin à doubler le monde, cet acte n'est que le résultat d'un hasard heureux ou d'un brigandage. Tel est le dernier mot du nationalisme protestant pour expliquer l'événement le plus prodigieux de l'humanité depuis le Christ et sa prise en possession du monde connu. Rien d'étonnant là-dedans. Il y a deux façons d'écrire l'histoire : celle d'Augustin et de Bossuet, lesquels, dans la *Cité de Dieu* et l'*Histoire Universelle*, montrent qu'ils ont mesuré de leur regard de voyants, l'humanité à la taille de Dieu ; celle de nos savants modernes, sortis myopes du sein de l'université leur mère, et qui ayant, en outre, été éborgnés par l'éducation impie qui leur cache le monde surnaturel, s'efforcent de mesurer, avec la moité d'œil qui leur reste, nos géants chrétiens sur le lit de Procuste de leurs conceptions athées. Certes, ils ont assez rapetissé et calomnié notre héros, pour que nous lui fassions justice solennellement. Comme une multitude d'autres, je n'avais jusqu'à présent nullement compris le rôle de Colomb

dans son plan divin. Semblable à ces vagabonds qui passent à travers les rues, poussés par le bras de fer du gendarme, et suivis d'une foule de badauds et d'enfants aux lèvres pleines d'insultes, ce sublime voyageur n'était apparu à ma jeunesse d'étudiant que courbé sous la revanche du plus incommensurable châtiment, et poursuivi à travers les chemins de l'histoire par la tourbe des aboyeurs antichrétiens...qu'un lever de lune ferait japper, si elle montait sur l'horizon marquée du signe de la croix.

Or ce soir, j'affirme que nous ne sommes pas, ici, en face d'un certain pilote abordant, par un certain hasard, sur une certaine terre ignorée. J'affirme que nous nous trouvons en face du drame le plus gigantesque qui se soit joué sur la scène du monde, depuis celui du Golgotha.

Dieu ! Satan ! Colomb ! Voilà les acteurs ! Un monde à conquérir au Christ : voilà l'enjeu ! Pour connaître les actes et les décors, il vous faut parcourir la moitié de notre sphère et suivre, pas à pas, l'effrayante et merveilleuse

épopée que l'on nomme : la vie de Christophe Colomb.

L'Orient avait vu le Christ porter au Calvaire la croix qui devait racheter l'humanité. Comment Dieu, l'esprit du Bien, et Satan, l'esprit du mal, luttèrent dans la personne du Christ, vous le savez.

L'Occident devait avoir aussi son Golgotha ... Je vous avertis, Messieurs, que nous posons les pieds sur les rives du surnaturel. Si vous ne voulez pas me suivre jusque là, vous ne comprendrez rien à l'histoire de notre héros. Le Christ mit sa croix sur les épaules de son apôtre, et l'envoya. C'est là que commence le drame. La grande tragédie n'était point achevée avec les premiers apôtres : elle reprit. Au-dessus, au-dessous, à côté de l'Elu, veille Satan. A toute force, il veut empêcher le Porte-Christ d'aborder sur les terres qu'il possède royalement. Il va s'efforcer d'arrêter toutes ses démarches ; il multiplie les obstacles ; il envenime les cœurs, il soulève les passions ; il excite les éléments, il renouvèle contre Colomb tout ce qu'il a fait contre le

Christ, au point de l'écraser sous le faix d'une infortune qui n'a sa pareille qu'au Calvaire.

Et Dieu, devant cet acharnement de la haine, semble résister faiblement. Le Christ expire, et le Porte-Christ disparaît.

Pendant trois siècles, des millions d'Indiens meurent, victimes d'une férocité qui a pour inspirateur manifeste celui "qui fut homicide dès le commencement." Ainsi Satan triomphe, le drame menace de s'achever dans le dernier spasme du dernier Chrétien et du dernier Indien.

Le rideau va tomber sur la défaite de Dieu !

Non, non, Messieurs, ne craignez point ! Là-bas, sur tous les sommets du vieux monde, brille une croix. Elle est souvent menacée, souvent insultée, mais les menaces s'éteignent, et les insulteurs meurent. . ., les empires se couchent au cercueil, et la Croix plane toujours ! et si jamais les soulèvements menaçaient de l'ébranler, le nouveau monde la prendrait dans ses mains, et nous, les fils du nouveau monde, nous irions la replanter là-bas, n'est-ce pas ? pour témoigner que Satan n'a point vaincu

Dieu, il y a quatre cents ans, et que, aujourd'hui encore, le Christ peut trouver des Colombs sous tous les cieux... !

Voici donc Colomb en possession de sa mission. Il a quarante ans : l'âge de toutes les vigueurs intellectuelles et physiques de l'homme. Sous son front élevé, brille comme une lampe de sanctuaire sous une coupole de granit, la pensée de son apostolat ; sa volonté étouffe, dans ses étreintes de fer, toutes les résistances de son entourage. Il a quarante ans, il est prêt. Mais qui va-t-il associer aux honneurs de son ministère ? Il regarde Gênes sa patrie, Gênes toute pleine de l'enthousiasme de son adolescence ; mais comme le jeune homme que le Christ appelait d'un regard d'affection, Gênes recula devant un sacrifice pécuniaire et laissa s'éloigner d'elle son plus illustre fils. Ainsi fit Venise, la fiancée de l'Adriatique. Elle trouva les flots de l'océan trop terribles pour la rame de ses gondoliers, et ne daigna pas même prêter aux appels de tout un monde, l'attention d'une âme qui ne tressaillait plus qu'au bruit des guitares de ses sérénades.

Le Portugal renvoya Colomb, condamné par la science, et dépouillé par la politique.

Nul n'ignore parmi vous, Messieurs, l'hospitalité que le grand trahi trouva au couvent de la Rabida ; mais hélas ! l'amitié et la protection du franciscain Jean Perez de la Marchéna échouèrent contre la vigilance du contradicteur ténébreux, qui sut tourner en un insurmontable obstacle, la droiture d'âme du confesseur de la reine auquel Christophe avait été recommandé.

Pendant une longue année, la fierté du Messager de Dieu dut se résigner à coudoyer dans les antichambres de Cordoue l'ironie des courtisans ; pendant une longue année, il erra à travers les couloirs des palais et des parlements, portant comme une torche qui ne voulait point s'éteindre, l'ambition de ses projets sur lesquels trois royaumes avaient déjà dédaigneusement soufflé. Enfin, un jour, la reine Isabelle aperçut cette lueur aux mains d'un homme que ses cheveux blancs faisaient déjà vieillard, mais que l'assurance inspirée de ses regards, et je ne sais quel ensemble héroïque

semblaient marquer pour la conquête de l'immortalité.

Ce que sa pénétrante perception de femme lui avait fait deviner, sa piété se l'expliqua ; son ascendant de reine l'imposa. Elle prit la missive enveloppée de génie que le Génois venait de mettre à ses pieds, et l'ouvrit. Le roi Ferdinand daigna se distraire un instant de ses occupations, pour nommer une commission scientifique qu'il établissait juge.

Cette fois, il ne s'agissait plus de la petite miniature de congrès que Jean II, roi de Portugal, avait réuni à Lisbonne. La commission royale espagnole se réunit à Salamanque, dans le couvent de Saint-Etienne. Salamanque était alors l'Athènes et la Rome de l'Espagne. L'Université était toute puissante : huit mille étudiants se pressaient autour de soixante-treize chaires ; et le couvent des Dominicains de Salamanque méritait par sa renommée, l'honneur que lui faisait la Junte scientifique de le choisir comme théâtre, et de prendre parmi ses professeurs des membres éminents.

Nous ne suivrons point les discussions de la

docte assemblée. Christophe éprouva une fois de plus que tous ses efforts se heurtaient contre une force cachée qui tenait en échec une mission dont la sublimité dépassait ses contemporains les plus illustres.

La science officielle de son temps le condamna ; mais Dieu qui avait envoyé à son abandon l'amitié compatissante d'un franciscain de la Rabida, envoya à son secours la science sympatique d'un dominicain de Salamanque.

Le Père Diego que sa valeur avait appelé à la tête des études théologiques, et au préceptorat de l'infant d'Espagne, se leva au milieu de l'assemblée, et, appuyé d'une part sur la conviction chaleureuse qui s'établit comme un courant entre les deux pôles de deux ardents esprits, et de l'autre, sur l'autorité des maîtres de son ordre, Albert le Grand, Vincent de Beauvais, qui enseignaient dès le XIIIe siècle, la sphéricité du globe, l'existence des antipodes, et la possibilité d'un monde habité, il entraîna à sa suite l'élite des professeurs de l'école.

Fort de cet auxiliaire, Christophe se réfugia dans son amitié. Pendant une année, il vécut de la vie studieuse des religieux qui pourvurent à ses besoins, et travaillèrent à lui assurer le crédit de la cour. De nos jours encore, les Dominicains de Salamanque montrent avec orgueil le livre de comptes du Procureur, où l'on n'a point oublié d'inscrire le prix " d'un panier de provisions ", *meriendas*, emporté par le Père Diego Deza et Cristoval Colon, aux temps de leurs excursions scientifiques et amicales.

Amitié robuste qui renversa les murailles scholastiques que l'Université opposait au passage de l'Idée du Hérault ; amitié fidèle que Christophe retrouva aux derniers jours de sa vie de martyr, alors que Diego, devenu archevêque de Séville, prit en mains les titres du mourant, et lutta pour les conserver à sa postérité contre l'ingratitude de la Cour de Ferdinand ; amitié féconde, puisque, jusque dans ses derniers jours, le révélateur du monde aimait à repéter ces paroles que nous a transmises le dominicain Las Casas : " Les rois

catholiques sont redevables des Indes, au maître Diego Deza et au Couvent de Saint-Etienne de Salamanque[1] !

Colomb triomphait donc à son tour ! Les rois l'appelèrent à leur cour, et il crut l'heure de l'accomplissement arrivée.

Non, l'heure n'était pas sonnée. Il devait jusqu'au bout dévorer l'humiliation et le refus, afin d'être lui-même la preuve vivante que sa mission, loin d'avoir rien reçu des hommes et des circonstances, avait de toutes parts été entravée, jusqu'à ce que la main de Dieu vînt elle-même briser tous les liens.

Six longues années encore, Christophe attendit et supplia, mais un jour vint où il ne lui fut plus possible d'espérer. Ce fut le jour où le cœur d'Isabelle elle-même se referma et ne vint plus encourager la sublime défaillance du héros. Ç'en est fait. Sa suprême espérance est morte. Toute étoile est disparue de son ciel. Les ténèbres l'enveloppent de toutes parts ; au lieu de l'océan des mers

[1] Debian los reges Catolicos los Indias al maestro fra Diego Deza, y al Convento San Esteban de Salamanca.

qu'il voulait explorer, il est submergé dans un océan d'amertumes. Comme un esquif ouvert par les lames, aux mâts rompus, aux voiles déchirées, à l'équipage anéanti, il est le jouet de toutes les tempêtes, et à chaque coup des vagues dont l'écume fouette au front ses meilleurs projets ; à chaque choc des récifs cachés dans les bas-fonds de la politique, son âme menace de s'ouvrir et de sombrer à jamais. Il se sent pris, à ce point de sa route, d'une épouvante formidable. Cette épouvante de l'infortune va le terrasser, comme elle fit un jour pour les prophètes et les apôtres. Dieu veut envoyer Jonas vers Ninive, pour les convertir, et le prophète, saisi par le tremblement de l'effroi, s'échappe pour fuir la voix de Jéhovah. —Elie fuyant dans le désert, est envahi par l'amère lassitude de la vie ; il se couche sur les sables brûlants et demande à mourir, —Pierre déjà vieillard s'affaisse sous le poids de sa destinée, et veut quitter Rome qui ne répond à son amour de père, que par les menaces de supplices. Ainsi Colomb, meurtri dans une lutte inexplicable, secoue la pous-

sière de ses pieds au seuil de l'infidèle Espagne, et s'éloigne à jamais.

Il s'en va, le grand abandonné. Tout seul dans une solitude d'âme immense, que hante cependant la vision d'un monde ! Il s'en va poursuivi des clameurs pleines d'insultes d'un ennemi qui triomphe ; traqué par une haine qu'il ne s'explique point ; dépouillé par la fourberie, contredit par la jalousie, délaissé même par l'amitié. Et pourtant la voix est là qui crie plus fort que l'insulte, et plus fort que la fourberie, et plus fort que tout accent humain : Marche ! Marche ! Au détour des sentiers de la montagne de Palos où il s'enfonce, il aperçoit comme une échappée de l'océan, et de tous ses flots, et de toutes ses brises, et de toutes ses plaintes sort une même voix : Marche ! Marche ! L'apôtre Saint-Paul entendait passer à travers tous les chemins la voix des Grecs et des Gentils qui soupiraient après l'Evangile. Patrick distinguait la voix des enfants de la lointaine Hibernie qui l'appelaient dès le sein de leur mère ; ainsi Colomb saisissait au-dessus de toutes les cla-

meurs hostiles, le cri d'appel de ces millions d'Indiens qui ne connaissaient pas le Christ, et qui appelaient son Messager, en répétant : Marche ! Marche ! Et il s'en allait, abandonné de tous, et ayant tout abandonné, sauf sa volonté de planter la croix aux rivages des Indes ! Et c'était vers la France, terre classique des chevaliers et des apôtres, qu'il se dirigeait.

Il n'avait pas fait deux lieues dans la montagne qu'un courrier envoyé par la reine le suppliait de revenir. Isabelle était prête à tout. Si la caisse de l'Etat était vide, ses écrins royaux étaient pleins. Pour fréter les navires, elle vendrait ses joyaux ; pour acheter un monde, elle trouvait peu de donner ses diamants. Ainsi par la générosité d'une femme, Dieu venait de vaincre encore une fois tous les obstacles que l'ennemi mettait à la mission de Colomb.

Le dénouement approchait : la colombe allait ouvrir ses ailes ! Ah ! ne le croyez pas ; car il ne s'agit pas ici d'une chose purement naturelle. Si Christophe n'était simplement qu'un homme de génie, il n'eût point trouvé

autour de son idée cette protestation de toutes les forces humaines. Prenez la vie des explorateurs qui l'ont précédé ou suivi : Lief d'Islande qui aborde, vers l'an 1000 au Labrador, à Terre-Neuve et à la Nouvelle Ecosse :— Marco Polo le Vénitien, qui se rend en 1271 jusque dans l'Asie Centrale et au Japon ;— Nuno Tristan le Portugais qui découvre en 1442 le Cap Vert et les îles voisines ;—Americ Vespuce, Cortez, Pizarre, Mungo Park et tant d'autres ; étudiez-les, suivez-les, et vous ne trouverez nulle part le caractère mystérieux de contradiction qui marque sur toutes les faces, la personne et l'œuvre de celui qui s'est proclamé le Messager du Christ.

On ne pouvait reconnaître le Porte-Christ à un meilleur signe qu'aux cicatrices que lui laissa la Croix.

Il a vaincu la science, il a vaincu la politique, il a vaincu les préjugés : il lui reste encore tout à vaincre.

La reine ne peut faire consentir aucun capitaine à prêter son navire pour une pareille entreprise. Calfats, charpentiers, marins, tous

se cachent pour ne point être contraints de s'aventurer sur la mer ténébreuse. . . Et quand enfin, Christophe commande aux ailes de sa flotille de s'ouvrir, ce n'est que pour tomber dans le guet-apens que lui tendent trois navires de guerre envoyés par le roi du Portugal pour saisir le pilote génois. . . Mais à chaque nouveau péril suscité par l'ennemi, la main de Dieu intervient pour réparer toutes choses. En vain les propriétaires de l'une des caravelles ont brisé leur gouvernail pour ne point avancer ; en vain les matelots refusent la manœuvre ; en vain les officiers complotent le retour vers l'Espagne ; en vain l'équipage en armes se précipite sur le Messager, et, le poignard levé sur sa poitrine, lui ordonne de retourner en arrière. . . Colomb, semblable au capitaine qui se fait lier au mât de son navire pour ne point être emporté par les flots, et domine de sa voix les mugissements de la tempête, Colomb se tient debout, et affirme qu'étant parti au nom du Christ, pour découvrir une nouvelle terre, il continuera son voyage. " Avant trois jours," dit-il, en levant

son bras, à travers les épées nues des révoltés, " vous apercevrez le rivage promis !" Deux jours après, un coup de canon tonne au large ! Christophe tombe à genoux, et, levant ses deux mains au ciel, entonne le *Te Deum* que tous les équipages continuent d'une voix vibrante qui affirme la prise de possession du Christ sur le Nouveau Monde.

Ainsi, par ce dénouement imprévu, Dieu témoigne que c'est son œuvre à lui qui se poursuit à travers les phases diverses du drame ; et son Messager, par toutes ses paroles et tous ses actes, manifeste sa fidélité à la mission de Porte-Christ qu'il a reçue d'en haut.

C'est au nom de Jésus-Christ qu'il commande la manœuvre du départ. C'est en ce même nom qu'il débarque. Son premier acte sur toutes les îles où il débarque, est d'élever une grande croix, non pas simplement, comme le répètent les historiens en signe des droits de la Castille, mais ainsi qu'il l'écrit lui-même : " en signe de Notre-Seigneur et en l'honneur de la chrétienté."

Dans sa lettre à Isabelle, il va jusqu'à lui dicter ce conseil où se révèle sa plus profonde sollicitude : " Vos Altesses ne doivent permettre à aucun étranger de mettre le pied dans le pays, s'il n'est bon chrétien, puisque le projet de cette entreprise n'a eu d'autre but que l'accroissement de la religion chrétienne."

Dans ce même but, il veut que ses hommes traitent les Indiens avec une grande bonté, et lui-même s'apercevant que les Espagnols trompaient les sauvages par des échanges sans proportion, les comble de cadeaux, sans exiger de retour, afin de les gagner par là à la vraie foi.

Toute sa vie n'est que la manifestation de ce fait. Il faudrait la lire page par page, et la chose nous est impossible. Par le peu que j'ai pu dire, vous pouvez conclure ce que j'avançais—que Christophe Colomb naquit messager du Christ. Dieu le prouve à l'histoire en lui montrant que tout s'est accompli dans cet homme et dans cet œuvre, contre le courant humain.

Il le lui prouve surtout par la conduite et les affirmations du personnage auquel il a confié cette mission d'apostolat.

L'histoire n'a pas voulu comprendre. Il lui répugne d'admettre la Providence dans les faits d'ici-bas. Elle a appelé à son aide la calomnie, l'ingratitude et la négation. Elle a défiguré le héros, elle l'a souillé, et s'est efforcée de nous montrer sous la figure d'un vautour et d'un loup celui que Dieu créa et conserva colombe.

Ce Porte-Christ fut une colombe : c'est ce que j'essaierai de vous dire, après quelques instants de repos... que vous pourrez consacrer, Messieurs à me pardonner, et que j'emploierai à jouir de votre bienveillante sympathie.

---

## II

### Caractère : Colombe.

---

Il m'est tombé sous les yeux, il y a quelques jours, un article anglais, qui résume parfaitement le sentiment de l'école protestante sur la personne et le rôle de Colomb.

Vous pourrez contrôler la fidélité de ma traduction en vous référant au *magasin* d'histoire américaine de New-York. L'auteur de l'article est un certain Arthur Harvey, président de l'Institut Canadien.

Voici la suite de ses propositions relatives à notre héros.

1° Colomb, jeune gars assez honnêtement élevé, " a fairly educated lad ", devenu habile marin, entreprit d'aborder aux Indes en cinglant vers l'Occident.

2° Son séjour à Campo-Santo le mit à même de comprendre les bénéfices que rappor-

taient la traite des nègres, et l'échange des bagatelles contre l'or des Africains.

3° Il ne s'attendait point de trouver des esclaves aux Indes, mais comptant y découvrir de l'or et des épices, il posa aux rois ses conditions, en conséquence.

4° Les îles qu'il découvrit ne lui offrirent que de simples indigènes sans or ni épices. C'est alors qu'il conçut l'idée de réduire en esclavage la race entière des Indiens, et de s'enrichir en transportant ceux qu'il pourrait saisir, et en condamnant le reste aux travaux forcés"...

Et de crainte qu'il ne manquât un trait au tableau, l'auteur de l'article conclut par ce charmant portrait en miniature : " Columbus the root of all the evils ", Colomb est la racine de tous les maux.

Que nous sommes loin, Messieurs, de la simplicité et de la douceur de la colombe ! Notre héros est tranformé en aventurier ambitieux, qui venge les déceptions de son ambition par les exploits d'une férocité inhumaine. Il faut de toute nécessité voir ce qu'il en est.

Colomb fut-il un ambitieux ? Cette question, à l'étape où nous en sommes arrivés, équivaut à celle-ci ? " Les Apôtres du Christ furent-ils des ambitieux ? "

Alexandre le Grand était un ambitieux, César, Mahomet, Napoléon étaient des ambitieux. Un jour où l'autre, ils se prirent à regretter que de nouvelles terres manquassent à leurs conquêtes, ou que la pointe de leur épée n'allât pas jusqu'aux frontières des pays qu'ils convoitaient.

Mais leur ambition n'était qu'un rêve d'enfant à côté de l'incommensurable ambition qui brûle au cœur des Apôtres du Christ. L'ambition humaine des premiers ne s'élève pas au-dessus d'un empire éphémère, elle s'incline devant certaines résistances supérieures ; elle sait même capituler. L'ambition divine des derniers poursuit un " règne qui n'a point de fin ; " ni les temps ni les lieux n'arrêtent son essor ; les portes des royaumes à conquérir fussent-elles de bronze, qu'elle irait frapper du front à leur seuil impitoyable pour les forcer à s'ouvrir... Elle ne signe ni concordats ni

traités. Elle ne suspend jamais sa marche en avant.

Les synagogues se lèvent et lui disent : “ Taisez-vous ! ” Elle répond sans s'arrêter : “ La parole de Dieu ne se laisse pas enchaîner !”

Les consuls lient leurs faisceaux et la frappent ignominieusement. Elle se met à sourire à travers son sang, et se tient pour honorée des cicatrices qu'on lui imprime.

Les aéropages se réunissent et la questionnent sur ses conditions. Elle parle sans honte comme jadis Paul à Athènes ; et ils la repoussent avec de grands éclats de rire. Fièrement drapée dans son légitime orgueil, elle s'en va sans retrancher un iota à ses immortelles prétentions.

Christophe Colomb était-il un ambitieux ? Oui, Messieurs. Et parce que son ambition était celle des Apôtres, elle n'avait point de mesures et ne recula jamais. Il eut d'abord l'ambition du but : “ Je découvrirai les Indes en cinglant vers l'Occident, et si l'Atlantique a d'autres limites que l'Inde, cette limite je la découvrirai ! ” Cette affirmation coupe court

à la théorie du hasard. Puis, il eut l'ambition des conditions. Ce fut cette ambition qui fit rejeter ses projets de la cour du Portugal ; ce fut cette ambition qui lui aliéna le cœur du soupçonneux Ferdinand, et effraya jusqu'à la souveraineté sympathique d'Isabelle. Moins ambitieux, il n'eût pas attendu dix-huit ans, errant des portiques de marbre de Venise aux antichambres de Cordoue, et des assises de Salamanque au camp de Grenade ; il n'eût point éveillé les défiances des politiciens et les tracasseries des bureaucrates (c'est l'histoire des empiètements des hommes de Dieu, à travers tous les siècles) : mais, s'il n'avait pas eu cette ambition supérieure à ses propres moyens, il n'eût pas été véritablement messager du Christ.

Ce qu'il prétendait, le voici :

Donner un monde nouveau à l'Espagne, et en retour recevoir : les titres et droits héréditaires de vice-roi, gouverneur-général des îles et terre ferme à découvrir, grand amiral de l'Océan.

Il voulait de plus la dîme de toutes les richesses, perles, or, parfums, productions

quelconques découvertes dans les régions soumises à son autorité.

De pareilles conditions vous étonnent. Ce fut bien autre chose quand le Génois les mit au jour pour la première fois. On faillit le lapider.

La commission de Lisbonne fut frappée de stupeur de rencontrer de pareilles prétentions sur les lèvres de cet étranger qui copiait des livres pour ne pas mourir tout à fait de faim ; l'Alhambra de Grenade s'emplit de sarcasmes, lorsque neuf ans plus tard, il renouvela point pour point, une demande que tous les hobereaux d'Espagne traitèrent d'outrecuidance italienne. La plupart des historiens n'ont rien compris non plus à la sublimité de cette ambition, parce qu'ils n'ont pas voulu se rendre compte des vues qui l'inspiraient.

Christophe Colomb réclamait une position indépendante, une autorité souveraine et des richesses immenses, parce qu'il rêvait d'accomplir une œuvre immense qui réclamait le bras d'un souverain.

Qui, de vous, Messieurs, ne s'est senti un

jour où l'autre, débordé par les flots d'une vaillante ambition ?... Vous assistez par exemple à un drame de misère et de deuil... C'est une pauvre mère qui vient de mourir, laissant à un âtre sans feu, de doux innocents que guette un avenir de souffrances ! Pauvre vous-même, impuissant, vous sentez quelque chose qui vous prend à la gorge et vous étouffe ! "Oh ! si j'avais seulement un peu de l'or que les riches prodiguent pour tant de stériles folies !" C'est l'ambition de l'or qui crie en vous !

—Vous lisez l'agonie d'un peuple catholique qui verse depuis des siècles un sang toujours fidèle sous le knout ou sous l'éperon d'une nation sans entrailles ; et instinctivement vous bondissez en regardant sous le ciel d'Irlande ou de Pologne ! "Oh ! si j'étais roi ou empereur ! Il y a là-bas, l'échafaud d'un grand peuple que mon épée abattrait !" C'est l'ambition de la puissance !

—Vous, Mesdames, devant la lâcheté ou la fourberie de certains hommes, vous sentez se soulever dans vos cœurs, les sentiments de loyauté, de délicatesse, de dévouement, qui

forment le fonds de votre nature ; et devant l'impuissance de votre situation, vous soupirez : " Ah ! si j'étais seulement un homme !" C'est l'ambition de la charité !

—Vieillards inclinés vers la tombe, qui voyez sous vos yeux une grande cause trahie à défendre ou une œuvre auguste à poursuivre ; vous secouez tristement le fardeau d'un passé qui vous écrase, en murmurant : " Oh ! si j'avais seulement la jeunesse de mes trente ans !" Et cela contient toutes les ambitions !

Tel est le cri de toute âme qu'a visitée la noble apparition du Beau et du Bien ! A travers les siècles, Dieu merci, ce cri a résonné plus fort que les clameurs de toutes les félonies. C'est lui qui s'échappait des lèvres incultes de ce vieux roi gaulois, au récit de la Passion du Christ : " Oh ! si j'avais été là avec mes preux !"—C'est lui qui armait les chevaliers du moyen âge et les poussait sous des cieux brûlants, à la défense de toutes les faiblesses, en répétant sans jamais cesser : " Dieu le veut ! Dieu le veut !" C'est lui qui, de nos jours encore, a fait vibrer la poitrine d'une jeunesse

qui craint plus la honte que la mort, et a appelé au secours du Pontife, tes fils, ô Canada ! tes fils ambitieux de verser leur sang à l'appel d'une grande race et d'une grande foi : " Pour le Christ et le Pape !"

Ah ! c'est là une ambition qui ne fera jamais crier d'espérance et de douleur les âmes vulgaires !

Colomb, lui aussi rêvait d'être roi, chevalier et zouave tout à la fois !

Savez-vous bien ce qu'il voulait faire de sa souveraineté et de ses richesses ?

La candeur de Colomb ne put garder longtemps le secret. " Je veux de l'or, dit-il, à Isabelle (la seule âme digne de plonger au fonds de son âme), je veux de l'or pour affranchir les lieux saints du joug des Musulmans. Je veux de l'or pour délivrer Jérusalem, et si je ne puis l'obtenir par voie de traité, je lèverai à ma solde 50 mille hommes d'infanterie et cinq mille cavaliers. Et lorsque je serai maître de Jérusalem, j'en remettrai le gouvernement au Saint-Siège, me bornant à l'honneur d'être le

factionnaire de l'Eglise, au seuil du tombeau où reposa mon Dieu."

Plus tard, dans sa lettre au Pape, il suppute que ses droits et dîmes lui permettront de porter au double l'armée de la nouvelle croisade, "que les efforts de satan, dit-il, m'ont empêché jusque là de réunir."

Voilà le roi et le chevalier ; voici maintenant le zouave.

Les événements ne lui ayant point permis de mettre à exécution ses projets, il en reporte l'obligation sur la tête de son fils aîné. Il a comme un pressentiment des troubles sanglants que le protestantisme va déchaîner sur l'Europe ! Il aperçoit le Pape en butte aux insultes de l'impiété soldée par des empereurs apostats, Rome assaillie par des troupes ivres de pillage ; alors, il écrit son testament où son âme se révèle à nu :

· J'ordonne à mon fils Diego, ou à mon successeur dans mes droits, dans le cas où il naîtrait un schisme dans l'église de Dieu, et que par violence quelque personne entreprendrait de la dépouiller de ses privilèges et de

ses biens, j'ordonne qu'aussitôt, sous peine d'exhédération, il se transporte aux pieds du Saint-Père, et que sa personne et les siens se mettent à l'œuvre pour le servir de toutes leurs forces, c'est-à-dire, avec ses armes, ses revenus, la rente et le fonds, afin d'arrêter le schisme et d'empêcher l'église d'être dépouillée de ses droits !"

Oh ! Si c'est là être ambitieux, il faut avouer que Colomb l'était, et démésurément ! Ses paroles le prouvent ; mais voici maintenant un acte qui nous renseigne sur le genre d'ambition qui l'animait. Avant son départ pour son quatrième et dernier voyage, Isabelle confirma de nouveau les titres accordés au Révélateur. De plus, elle voulut joindre comme apanage de son titre de Vice-Roi, la propriété d'une principauté de 50 lieues de long sur 25 de large, qu'il choisirait à son goût, dans l'île espagnole. Pour un homme qui rêvait jadis de profits d'épices et de cannelles, ainsi qu'on nous le représente, l'offre d'un domaine seigneurial de 1250 lieues carrées, n'était pas à dédaigner. Mais pour la Colombe que nous con-

naissons, les soucis de ce petit état eussent été de la glu sur ses ailes ; pour l'apôtre et le chevalier, le repos dans la gloire eût été le terme de sa course évangélique—et il refusa !

Deux fois la Reine réitéra sa gracieuse volonté ! Deux fois Christophe refusa !

Il était cependant ambitieux de puissance ; mais dès lors qu'elle peut entraver sa mission, il sait rejeter même une royauté ! — Il était ambitieux d'or et de richesses ; mais afin que l'or qui devait servir de rançon au Saint-Sépulcre ne fût pas souillé par des mains criminelles, il refuse à tout Espagnol, gentilhomme ou roturier, de travailler aux mines, s'il ne s'est d'abord confessé de ses fautes, et s'il n'apporte une attestation de bonnes mœurs signée d'un prêtre de la colonie !

Dieu veuille que de semblables ambitions lèvent le front au milieu de nous !

Si elles étaient moins rares, elles seraient peut-être mieux comprises de cette école d'historiâtres, qui ne veulent point croire qu'il y a encore au monde des cœurs d'hommes dont l'ambition plane si haut au-dessus des

vilenies journalières, qu'on ne peut ni les vendre ni les acheter !

Mais il est un reproche bien plus grave encore qui pèse sur la mémoire de Christophe Colomb.

La colombe étend ses ailes ; elle s'élève au-dessus des toits à travers l'espace, elle se trace un chemin. Rien d'étrange que les reptiles sifflent du fond de leur fange : " Vous êtes une ambitieuse." Le poète nous l'a dit depuis longtemps, dans ce vers imitatif :

" Quanquam sint sub aqua, sub aqua maledicere tenttan."

Du moins nul n'osa dire : " Vous êtes un animal cruel, votre bec donne la mort, vos serres font couler le sang."

Or, c'est là l'accusation qui poursuit Christophe Colomb en quelque endroit qu'il s'avance, dans la vie et dans la mort.

Elle se résume en deux mots : Inhumanité envers les Indiens ;—dureté envers les fils d'Espagne. Cette calomnie prend les proportions d'une organisation officielle. A l'Ile

St-Domingue, elle a ses tribunaux réguliers sous la présidence du gouverneur Bobadilla ;—A Séville, elle tient ses assises dans les bureaux de la marine espagnole ;—à Grenade, en plein Alhambra, elle poursuit les rois de ses clameurs. Des Antilles à l'Espagne, c'est comme "un concours ouvert de diffamation." La même main cachée qui a accumulé tant d'obstacles pour empêcher la découverte ; qui soulève des tempêtes et des convulsions atmosphériques telles qu'aucun navire n'en a rencontré depuis ; qui sème la révolte dans les équipages, indispose les prélats, corrompt les juges ;—cette même main répand à profusion des calomnies si atroces que Colomb avoue "qu'on n'en saurait forger de pareilles qu'en enfer", et que Las Casas confesse, qu'à ce seul signe, "il serait impossible de nier l'intervention hostile de Satan !" Ces calomnies ont fait leur chemin dans le monde, puisque, à l'heure actuelle, il est encore permis à de prétendus savants, de traiter le Messager du Christ, au nom de l'histoire, comme un astucieux tyran et un abominable négrier.

C'est le vieux jeu : Le diable ne change point en vieillissant.

N'ayant pu faire tomber le Christ de la montagne, il se mit à crier au révolutionnaire et au sacrilège.

Il se trouva une valetaille assez stupide pour réclamer le supplice de Jésus ; des Hérode, des Pilate assez lâches pour le voter ; des Celse et des Julien assez orgueilleusement aveuglés pour faire, au nom de la science, l'apologie de la haute et de la basse canaille —rois et populace—en vilipendant la victime.

Le Porte-Christ n'eut pas un autre sort que Celui dont il devait revêtir la ressemblance, en même temps qu'il en recevait la mission.

Il paya sa fidélité de tout le sang de son honneur ; mais le sang qui en jaillit forme aujourd'hui les diamants les plus splendides de sa couronne.

Supposez un Christophe Colomb heureux en tout, applaudi et couronné par sa génération ; recevant en retour de chaque découverte un équivalent de gloire ; enlevez de sa vie toutes les tempêtes et tous les souffles contraires...

Il ne vous restera plus qu'un homme heureux ; grand encore, mais trop heureux pour être sympathique, et ayant trop reçu de son vivant, pour mériter l'attachement de la postérité.

Ce qui fait la beauté d'une âme est moins d'avoir été fertile, que d'avoir conservé sa fertilité malgré les rigueurs des temps.

Voyez la forêt, en ces jours d'automne.

La nature semble avoir épuisé tous les reflets de son prisme pour l'illuminer... Elle a jeté sur ses épaules un manteau de pourpre et d'argent ; au front des géants feuillus, elle a posé des couronnes où étincellent dans l'or des couchants, topazes, saphirs, rubis et améthystes. Au souffle des brises, tombent, comme d'une chevelure qui se dénoue, des parfums et des rayonnements... Ni dans l'aurore des printemps, ni dans l'épanouissement glorieux de l'été, la vue des grands arbres n'émeut notre âme au même degré qu'aux jours d'automne.

Ah ! c'est que ni les caresses de mai, ni les vibrantes splendeurs d'août n'ont la puissance de transformer la nature, au même degré que

l'épreuve des premières gelées et des mélancolies d'octobre.

L'âme humaine n'a pas d'autre loi que la nature.

Les vents de l'épreuve attachent à ses sommets la mystérieuse beauté du martyre : le souffle qui la dépouille est le même qui lui donne l'immortalité du souvenir...

Enlevez ces reflets que met la persécution au front des serviteurs de l'humanité, pour en faire des victimes, et vous n'aurez plus même un nimbe au lieu de l'auréole.

Tout héros est au milieu de sa génération comme un drapeau. Or ce qui fait la beauté du drapeau, ce n'est ni la frange qui l'orne, ni l'or qui le couvre, mais bien les blessures qu'il a reçues...

Je lisais l'autre jour la description de cette marche triomphale qui portait sur ses bras les cinquante années glorieuses du sacerdoce de notre Cardinal. Je suivais à travers les rues de Québec le long défilé des sociétés chrétiennes, des corps militaires, des chars historiques, des fanfares, des bannières...

que sais-je ? de tous les souvenirs et de toutes les joies du pays !

Et au milieu, et au-dessus du cortège des soldats, des magistrats et des prêtres, une grande vision captiva mon attention. Ce n'était ni un étendard flottant, ni une bannière brodée d'or et de soie ; c'était un vieux drapeau, un vieux lambeau de drapeau, un vieux reste de drapeau, si usé, si blessé, si lamentablement déchiré qu'aucune main n'avait osé le délier, qu'aucune main n'avait osé secouer au soleil ses plis sanglants où sommeille une gloire de cent cinquante ans ! C'était l'héroïque relique de Montcalm . . . le drapeau de Carillon ! . . . Cette dépouille-là éclipsa toutes les jeunes splendeurs qui passaient devant moi. Je fermai les yeux comme l'on fait pour mieux voir quelque grand souvenir qui se lève au fonds de son âme, ou les signes mystérieux que fait dans l'ombre du passé, un être aimé qui revient ;. . . je l'écoutai religieusement, et j'entendis qu'il sortait plus d'acclamations, plus de joies, plus de gloire de cette vieille blessure toujours fièrement ouverte au-dessus de la

nation, que de toutes les voix harmonieuses ou éloquentes qui se faisaient entendre de toutes parts autour d'elle ! . . . .

Ainsi, Messieurs, Dieu voulut-il que la plus grande gloire qui prépare l'immortalité de ses héraults, s'échappât des blessures que lui font ses ennemis : et c'est pourquoi la marque authentique d'un apostolat a toujours été dans l'histoire des hommes de Dieu, les cicatrices du martyre.

Certes, Christophe Colomb commande mon respect, quand je l'aperçois couvert du manteau d'écarlate, l'épée du commandement en main, faisant le premier pas sur ces rivages que son génie livrait aux explorations du Vieux Monde.

Il commande mon admiration quand je le vois dominer de la majesté de sa résolution la révolte de trois navires ; affirmer par l'intuition de son coup-d'œil, la forme de l'équateur, l'existence du grand courant océanique, et la place exacte de l'isthme par où vont communiquer demain les flots de l'Atlantique et du Pacifique !

Il soulève mon enthousiasme, quand il m'apparaît seul, presque aveugle, brisé de veilles et de privations, triomphant des trahisons des siens par un courage surhumain ; renversant les plans de carnage des sauvages par une sagesse et une prudence inspirées ; surmontant les fureurs de tous les éléments, tempêtes de feu, ouragans gigantesques ; et commandant aux cieux et aux abîmes, l'Evangile en mains, au nom d'une foi qui transporte les montagnes mobiles des cyclones et des trombes chargées de mort !

Mais, quand je contemple cet homme sans pareil, devenu le jouet de toutes les haines hypocrites ; dépouillé, par les intrigues, de tous ses titres, et par les calomnies, de toutes les affections ; jeté sans un manteau sur la dalle froide d'un cachot, les fers aux pieds et aux mains ; ou bien échoué dans une pauvre auberge perdue où il ne peut même payer son écot ; dans un abandon universel que viennent seules troubler les injures et les cris de triomphe de ses ennemis ; oh alors ! ce n'est ni le respect, ni l'admiration, ni l'enthou-

siasme, c'est . . . . c'est l'amour intense ! c'est le culte de la Religion qui me prosterne sous cette grande âme meurtrie, et me fait chercher quelque part dans cette ombre auguste, une relique de martyr à baiser . . . .

Il suffit de ne point fermer les yeux volontairement à la lumière, pour saisir le caractère de douceur avec lequel Christophe Colomb accomplit sa mission. Ses rapports avec les Indiens s'ouvrent par l'ordre qu'il donna à ses hommes de les traiter avec bonté, " parce que, dit-il, ce sont les meilleures gens du monde, et que j'ai l'espérance d'en faire de bons chrétiens."

Ils se ferment par la clause de son testament qui ordonne à son fils aîné, d'ériger à la Vega Real de St-Domingue, un hôpital pour les Indigènes, et quatre chaires bien rentées pour l'enseignement des missionnaires qui se dévoueront à leur conversion.

Entre ces deux anneaux extrêmes, vous pouvez suivre la chaîne de ses bons procédés, sans craindre de rencontrer jamais une action qui décèle, je ne dis pas l'inhumanité—mais

simplement la dureté de cœur ou de manières.

Il comble de mille bagatelles, et va même jusqu'à se dépouiller pour les satisfaire, ces naïfs enfants de la nature, sans rien vouloir recevoir en retour ; il punit les matelots qui abusent de leur crédulité, et rétablit les lois de l'échange ; il a pour eux des attentions si délicates, que caciques et sujets cernent sa caravelle de leurs mille pirogues légères, et supplient à grands cris l'homme venu du ciel de ne point les abandonner.

A la Nativité, comme au port Santa Gloria, les indigènes accompagnent son départ de leurs larmes.

Ils avaient le pressentiment, hélas ! qu'avec lui s'éloignait la Paternité qui protège et la Religion qui éclaire.

Ils devinaient que ces hidalgos qui contraignaient le héros à fuir, et ces aventuriers qui l'accablaient d'outrages, n'étaient que des vautours attirés par le vol de la Colombe.

Tandis que ses persécuteurs victorieux, Bobadilla, Ovando, monstres que leurs crimes ont voués à l'exécration des siècles, distribuent

comme un vil bétail les infortunés Indiens, sous prétexte de les arracher à la paresse ; les pourchassent comme des bêtes fauves à travers forêts et montagnes ; inventent pour les faire disparaître des tortures qui rappellent les mauvais temps de Néron et de Dioclétien ; lui, le messager du Christ, plaide leur innocence.

Il écrit au trésorier du roi : “ Ce sont des êtres pleins d'amour pour tous ceux qui se présentent à eux, confiants à l'excès et désintéressés, à l'esprit très-perspicace, et nullement enclins aux vices des Européens.”

Aussi en toutes circonstances, il les protège contre la cupidité de ses compagnons.

Il arrache du navire de Martin Pinzon six indigènes, que ce capitaine avait saisis par trahison.

Lui seul se dresse entre bourreaux et victimes.

Sur le pont de son vaisseau, il s'interpose entre la faim féroce de ses matelots rugissant après une pâture, et les prisonniers indigènes

qui tremblent sous leurs chaînes, à la vue de l'horrible destinée qui les menace.

Lui seul se jette entre la tourbe ignoble d'aventuriers accourus à la curée, et les timides sauvages qu'il regarde comme ses enfants.

Et c'est pourquoi, lui seul est attaqué, proscrit et sacrifié ! . . .

Il avait demandé qu'aucun colon ne pût mettre le pied sur les nouvelles terres, s'il n'était de mœurs pures et catholique sincère.

On lui répondit en vidant les prisons et les galères de l'Espagne sur le Nouveau Monde.

Ses ennemis, en effet, avaient répandu de telles préventions contre les Indes, qu'il fallut chercher des recrues dans les lieux d'expiation.

Les rois promirent le pardon à tout citoyen condamné à mort qui s'engagerait à servir deux ans à l'Hispaniola ; pour toute condamnation au-dessous du supplice capital, il suffisait d'une année de séjour. " Ce furent des escrocs, des parjures, des faussaires, des proxénètes et des assassins qu'on chargea de

porter aux Indes l'exemple de toutes les vertus chrétiennes [1]."

Et parce que l'amiral s'opposa à leurs débauches et à leurs spoliations, " ils le prirent en haine au point de ne pouvoir plus l'entendre nommer [2]." Pour s'en venger, ils l'accusèrent lui-même de tous les crimes qu'il voulait contenir, et dans les procès qu'on lui intenta, ce fut cette hideuse canaille qui fut à la fois accusateurs et jury !

Certes, il eût été facile à Colomb de se venger un jour ou l'autre de tant d'acharnement.

Le prophète Jérémie parle quelque part de la colère et du glaive de la colombe.

Christophe Colomb eût pu, lui aussi, tirer son glaive et châtier sévèrement l'insolence et l'ingratitude.

Mais il se sentait fait pour un rôle de paix.

La simplicité précédait ses pas, le pardon les suivait.

Si on le consulte au sujet du sort des misé-

[1] Léon Bioz. Le Révélateur du Globe.

[2] Benzoni, Del historia dei mundo nuovo.

rables qui ont plusieurs fois attenté à ses jours, il proteste "qu'il a promis de ne jamais toucher à un cheveu," et il n'accorde, qu'avec des larmes, l'autorisation d'examiner la cause suivant les lois du royaume.

S'il parvient à ramener en Espagne, malgré les rebellions de son équipage, les ruines de ses caravelles, il ne se souvient de ces hommes sans cœur et sans justice que pour les recommander à la miséricorde des rois.

S'il parle de toutes les persécutions qu'il a endurées de la part de ceux qui le devaient servir, c'est pour laisser échapper cette plainte qui est une prière : " Qu'il plaise à notre Seigneur d'oublier les personnes qui ont combattu, et combattent encore cette sainte entreprise."

Si enfin, rejeté de cette ingrate Espagne, "dont il a couvert les épaules d'une parure d'îles et de continents quatre fois grande comme l'empire d'Alexandre ;" si, naufragé, trahi, mourant sur un coin de ce nouveau monde, qu'on ne peut lui pardonner d'avoir découvert, il se souvient de ses gigantesques

infortunes, ce n'est que pour en appeler à la compassion et non à la rigueur.

Tout son être, remué par un attendrissement profond comme ses malheurs, a un cri épique comme un poème d'Homère et une élégie d'Isaïe tout à la fois.

" Jusqu'à présent j'ai pleuré sur les autres, mais maintenant que le ciel pleure sur moi ! Abandonné, mourant, privé des sacrements de l'église, n'ayant pas même une obole pour recommander mon âme aux prières, qui donc aura pitié de moi ? Ah ! qu'il pleure sur moi celui qui aime la charité, la justice et la vérité ! "

Ce qu'il réclame, ce n'est point du sang, mais des larmes. Et Dieu les lui accorda, même de son vivant.

Quand Christophe Colomb se présenta à la reine Isabelle, meurtri du poids des chaînes que la haine avait rivées et que sa fierté avait voulu porter jusqu'au bout ; tout blanchi et courbé sous l'insulte ; gardant au front les cicatrices de la plus lourde infortune qui puisse atteindre un homme ; quand la reine vit cette

sublime épave que l'écume des deux mondes se renvoyait... elle descendit de son trône, et voulant parler, ne trouva sur ses lèvres que des sanglots.

L'âme de Colomb s'ouvrit du coup. Lui aussi laissa s'échapper ses sanglots. Longtemps ces deux majestés, celle de la naissance glorieuse, et celle du génie martyr, mêlèrent leurs larmes.

Toute l'apologie de Christophe est dans les larmes de cette reine. Isabelle avait le cœur d'une femme et d'une sainte. Pour venger le messager, elle n'eut point besoin de parler.

Elle pleura.

Ces larmes versées par la compassion d'une amie et l'admiration d'une souveraine, brillent aux yeux de la postérité plus que les perles de la couronne royale de Castille et d'Espagne.

L'histoire, aux mains des renégats, n'a pas eu cette délicatesse. Elle est devenue mégère, et s'est infligée la pénible mission d'insulter... Nous savons maintenant à quelles sources elle a puisé ce triste courage.

Mais, Messieurs, si le mensonge et la calom-

nie ont eu leur heure, la vérité aura son siècle. C'est une grande parole que celle de David : " La vérité demeure éternellement."

L'aurore est déjà sur l'horizon.

Hier, Isabelle donnait les larmes de ses yeux ; aujourd'hui le monde civilisé donne ses acclamations ; qui peut savoir ce que nous donnerons demain ?

Les térébinthes parfumés n'ont pas encore versé toutes leurs larmes d'encens. et les cœurs catholiques n'ont pas été au bout de leur culte.

Aujourd'hui, Messieurs, c'est l'espérance, demain ce sera la gloire !

" La victime qui était morte, et dont les pieds de dix générations avaient refoulé le cadavre dans les ténèbres avilissantes de l'oubli, est enfin ressuscitée."

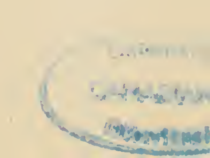
" L'Espagne même. cette ingrate marâtre, se sent prise d'une émotion qu'elle n'avait jamais connue, à l'égard de ce batelier, de ce rêveur stérile, de ce pilote aventureux qu'elle traita en paria et dont elle ne sut pas même honorer la tombe. Elle connaît le remords, mais trop tard... Dieu l'a châtiée. Colomb

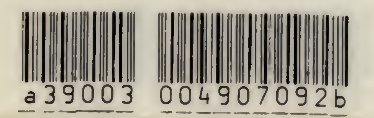
sort de sa tombe, ayant reçu comme le Christ, dont il partage plus qu'aucun autre toutes les souffrances, le privilège de traîner tout un peuple stigmatisé par sa mort, dans le sillon lumineux de son immortalité!... L'injustice a beau être royale et nationale, on ne l'absorbe pas impunément pendant des siècles. La conscience humaine pousse des cris terribles et pleure vers Dieu [1]."

Pour faire contrepoids à la surnaturelle iniquité dont Christophe Colomb fut la victime, il faut une surnaturelle réparation ; et c'est l'Eglise seule qui peut laver l'opprobre de la société chrétienne, en posant, en son nom, la couronne de l'éternelle gloire, au front du Porte-Christ.

[1] Léon Blaz—Le révélateur du Globe






a39003 004907092b

